

Une année sabbatique à Leipzig

Traduit de l'anglais par Marie Hermet

Ces jours-ci je me réveille de bonne heure. Ici à Bilbao, les matinées sont lumineuses et délicates, et je me surprends à me lever bien avant six heures et à traîner dans la cuisine de mon appartement, en regardant par la fenêtre la cour, à l'étage en dessous.

Ma fenêtre ouvre vers l'ouest et, à cette heure-là, la lumière du matin se reflète parfois sur l'une des fenêtres exposée à l'est de l'immeuble qui me fait face de l'autre côté de la cour, quelques étages plus haut. La lumière n'est pas forte au point d'être impossible à regarder ; je peux la fixer pendant quelques instants, plus longtemps que si j'essayais d'observer le soleil. Parfois j'imagine que si je pouvais disposer les fenêtres de la façade est et les fenêtres correspondantes de mon côté, à l'ouest, de façon à rediriger la lumière du soleil d'une façade à l'autre plusieurs fois à travers la cour vers ma fenêtre, je pourrais regarder la lumière quelques instants de plus, là, depuis ma cuisine.

La complexité de cette disposition des angles signifierait que l'alignement du soleil avec eux serait plus fugace que si je comptais sur une seule fenêtre pour réfléchir la lumière dans ma direction. La coalescence des fenêtres recevant ainsi la lumière les

unes des autres durerait moins longtemps, mais je crois que plus mes chances de voir le reflet du soleil, et de le voir pendant une certaine durée, par cette disposition compliquée des fenêtres, se rapprocherait de zéro, plus je trouverais belle cette lumière – et je la considère déjà comme très belle.

Je ne connais pas mes voisins, mais je suis sûr que si je le leur demandais, ils pourraient sans doute collaborer avec moi et nous obtiendrions les différents angles d'incidence nécessaires pour me permettre de rester quelques instants de plus dans ma cuisine à regarder le soleil levant. Si mes voisins du côté ouest et du côté est de la cour se mettaient d'accord sur cette disposition des fenêtres, et si nous convenions tous de nous lever à l'heure prévue par une matinée sans nuages pour assister à notre expérience des faisceaux de lumière, nous pourrions ainsi nous réunir dans la cour une fois le soleil caché pour écouter chacun décrire ses sentiments devant l'apparition de cette lumière. Leurs réponses, cependant, ne feraient à coup sûr que me suggérer de nouvelles questions. Je me trouverais alors enclin à considérer la qualité du verre de la fenêtre des différentes cuisines. Je me demanderais : Certaines fenêtres sont-elles à double vitrage ? D'autres à simple vitrage ? Auraient-elles été remplacées depuis peu ? Ou récemment nettoyées, à l'intérieur comme à l'extérieur ? Quelle peut être la teneur en fer du verre ? Comment chaque vitre a-t-elle été coulée ? Sous quelles conditions de coulée et de

refroidissement ? Et comment tous ces facteurs ont-ils pu affecter le rayon de lumière en zigzag qui traverse notre cour ? Quel type de déperdition pourrait se produire pendant le trajet? Mais plus encore, je pourrais apprendre quelque chose sur le caractère de mes voisins grâce au soin qu'ils apportent à leurs fenêtres de cuisine et à ce qu'ils en savent.

Il y a quelques temps, j'ai repris mon poste des matins précédents à la même heure, mais la fenêtre d'en face, qui réfléchit habituellement la lumière opaline du soleil dans mes yeux, n'était pas exposée. Elle se trouvait plutôt comme touchée par une luminescence féérique. J'ai fait un pas ou deux sur ma gauche et le reflet du soleil réfléchi a surgi à ma vue. La nuit dernière avait été chaude et j'ai compris que mon voisin d'en face avait dû caler la fenêtre de sa cuisine pour permettre à l'air frais de circuler dans son appartement pendant son sommeil.

C'est alors que quelques feuilles du grand châtaigner de la cour sont apparues dans mon champ de vision, faisant écran à la lumière qui se reflétait sur la fenêtre de mon voisin, et cela a protégé mes yeux de l'irritation due à la légère surexposition que je ressens d'habitude lorsque je regarde les reflets trop longtemps. L'ombre de ces feuilles flottant au vent se projetait sur la poussière du côté extérieur de ma vitre. J'ai contemplé ces ombres un moment, pendant que le scintillement du soleil poursuivait sa trajectoire

proche et moins proche jusqu'à disparaître. Je ne pourrais pas dire si j'observais le mouvement de ces phénomènes projetés sur le verre poussiéreux ou si je regardais l'immobilité de la plaque de verre elle-même qui recevait et admettait en partie ce mouvement.

Ce matin, je me suis réveillé en sursaut avec une douleur au genou. Cela m'arrive souvent quand je dors sur le ventre. Je me suis mis sur le dos pour soulager la douleur, et là, un flux de particules mentales représentant des éléments de bâtiments que j'avais connus autrefois m'est apparu. Et là, j'ai décidé qu'il était grand temps de réunir et de recenser ces constructions. Mais je suis trop vieux pour faire ce relevé. Je ne peux pas me rendre à ces endroits et, si c'était envisageable, je ne pourrais pas visiter les recoins de chaque bâtiment et de chaque pont auxquels il me faudrait accéder pour exécuter un relevé assez approfondi pour apaiser mes inquiétudes. Au moment où cette idée se présentait, le nom du dernier endroit où j'ai vécu, la ville de Leipzig, m'est venu à l'esprit, en particulier le point au-dessus de la lettre "i" près du centre du mot, et peut-être me suis-je dirigé vers ce point, ou bien c'est lui qui s'est étendu vers moi en décrivant des cercles concentriques jusqu'à remplir mon champ de vision.

Alors, réalisant que la douleur de mon genou n'allait pas s'atténuer, je me suis levé.

Au cours des dernières années de ma carrière, j'ai été le mentor d'un jeune ingénieur danois. Je pense souvent à lui le matin

en me coiffant, avant de prendre mon café. Je pense à la façon exemplaire dont il savait voir. J'ignore s'il est encore en vie, où il peut se trouver et même à quoi il ressemble, mais je suis sûr qu'il est la seule personne à qui je pourrais confier une enquête de ce genre.

Je prends une gorgée de café en regardant par la fenêtre de la cuisine. Je vois toute la cour s'assombrir de façon menaçante, puis s'éclaircir à nouveau. Un oiseau vole au-dessus de moi. Son ombre court le long de l'arbre ondulant comme un petit animal sombre qui fuit le sol.

Hier, on m'a livré le deuxième tourne-disque, le deuxième ampli et le deuxième jeu de haut-parleurs que j'avais commandés par la poste quelques semaines plus tôt. Chaque matin, après mon café et avant de consacrer du temps à peaufiner ma traduction de l'allemand vers l'anglais d'un recueil de nouvelles que je possède depuis des années, écrites par un certain Robert Walser, je m'assieds et j'écoute du Schubert. Je ne suis pas expert en musique classique ; je n'écoute presque jamais de musique, en dehors des deux disques que je possède de l'œuvre de Schubert. Et de ces disques, je n'ai jamais écouté attentivement que le premier mouvement du quintette *La Truite*, l'allegro vivace. La première fois que j'ai entendu ce morceau, j'étais un jeune garçon employé comme commis dans le bureau de mon père, dans la rue principale

de ma petite ville natale de B--, dans les Midlands d'Irlande. Mon père faisait commerce de tourbe et de sel et avant de me décider pour des études d'ingénieur, j'ai passé les années de mon adolescence à travailler dans le bureau paternel sous la tutelle du commis principal, Gerald, un homme doté d'une courte moustache qu'il teignait du même noir de jais que les cheveux épais qui ondulaient sur son crâne. Gerald fumait beaucoup et écoutait son transistor dans son bureau en baissant le son. Un jour, en allant le voir pour lui soumettre une certaine série de chiffres concernant un certain compte, j'ai entendu les dernières mesures de ce que j'ai appris quelques instants plus tard, grâce à la voix apaisante du présentateur radio, être le premier mouvement du quintette *La Truite* de Schubert, *allegro vivace*. *Le premier mouvement* du quintette *La Truite* de *Franz Schubert*, *allegro vivace*. En quittant le bureau, après avoir reçu les instructions de Gerald sur la manière de conclure mon travail, j'ai oublié le sentiment que j'avais éprouvé en y entrant, ce sentiment qu'il me fallait trouver ce morceau par Schubert et l'écouter en entier un jour. C'est seulement des années plus tard – le lendemain de l'enterrement de ma mère, quand mon frère cadet, mes trois sœurs aînées et moi étions réunis au salon, au deuxième étage de notre maison qui en comptait trois, et que mon père, avait mis un disque de musique classique dans une autre pièce – c'est alors seulement que j'ai repensé à ce Schubert. Ce n'était pas le premier mouvement du

Quintette de *La Truite* que mon père écoutait ce jour-là, mais quelle que soit la musique, elle me rappelait ce moment des années auparavant, où j'étais entré dans le bureau de Gerald, juste en dessous de l'endroit où mes frères et sœurs et moi-même étions alors assis. Si ce morceau de Schubert m'a été rappelé au lendemain de l'enterrement de ma mère, je ne l'ai vraiment écouté que vingt ans plus tard, lorsque Catherine l'a déniché dans un magasin de disques nommé da Capo, une étroite boutique au rez-de-chaussée, à mi-chemin de la Sternwartenstrasse, dans le centre de Leipzig. Da Capo était le genre de boutique où vous pouviez trainer pendant des heures sans être dérangé en écoutant des disques tout en sirotant une bière ou en fumant une cigarette. Ni Catherine ni moi ne fumions ni ne buvions, mais nous trainions des heures durant dans cette nouvelle ville, dans ce nouveau – pour nous – magasin de disques, à examiner les différents vinyles, neufs et d'occasion. C'est là, pendant notre première semaine à Leipzig, que nous avons découvert cet album des œuvres de Schubert. Je l'écoute encore chaque matin avant de commencer ma journée. C'est un de ces élégants albums est-allemands de la maison Eterna du début des années 1970 avec une pochette blanche, illustrée par l'image d'une montagne enneigée parsemée de conifères masqués par des tourbillons de brume, une reproduction d'un tableau de Casper David Friedrich appelé *Morgennebel im Gebirge (Brume matinale dans les montagnes)*.

C'est un album de symphonies expérimentales, des versions retravaillées de la musique connue sous le nom du quintette La Truite – et le premier mouvement joué *allegro vivace*, figurant sur la face A, était le morceau que je cherchais depuis longtemps.

Quelques années après avoir trouvé le premier disque, je suis tombé sur le second, un samedi soir tranquille toujours en compagnie de Catherine, en passant en revue les disques présentés inclinés sur les caisses de bois surélevées en rang serrés dans l'arrière boutique de da Capo. Il s'agissait encore du quintette la Truite, mais joué dans ce cas par un quintette traditionnel : Walter Olbertz (piano), Karl Suske (violon), Karl- Heinz Dommus (alto), Matthias Pfaender (violoncelle) et Walter Klier (contrebasse), avec le premier mouvement *allegro vivace* figurant toujours sur la face A. Peu après, j'ai pris l'habitude de m'asseoir dans notre salon de Leipzig, spacieux et clair, pour écouter une version du premier mouvement après l'autre – la symphonie expérimentale d'abord, puis le quintette : symphonie, quintette, symphonie, quintette, symphonie. Ce que j'aimais, c'est que dans chacun la mélodie était à la fois semblable et différente, et la différence que j'appréciais le plus, c'était de pouvoir discerner les éléments de la version du quintette avec une clarté qui me satisfaisait au point de supplanter presque le plaisir que j'avais pris quelques minutes auparavant dans le jaillissement de la symphonie. Non seulement je visualisais chaque élément musical de la mélodie jouée par le quintette, mais

je discernais aussi la nature mouvante, complexe et explicite de ce qui se nouait et se dénouait entre chaque instrument, et j'ai commencé alors à imaginer les cinq musiciens est-allemands qui composaient ce quintette. Même aujourd'hui, à Bilbao, en les écoutant, je visualise encore souvent les musiciens installés en V, de part et d'autre d'un piano à queue noir placé au centre, selon cette disposition : alto, violon, piano, violoncelle, contrebasse. Je vois rarement chez ces musiciens d'autres caractéristiques que leurs mains pinçant, frôlant et glissant, mais il y a peu, j'ai imaginé Pfaender, le violoncelliste, au milieu du groupe, un homme mince avec une masse de boucles grises qui cascadenent sur sa tête lorsque, abandonnant sa position pensive et courbée sur son instrument, il se redresse, et je vois autour de lui ces vagues silhouettes qui se reconnaissent mutuellement sans se montrer. Pfaender semble se démarquer cependant, presque comme s'il allait bientôt quitter le quintette.

Un matin, il y a quelques mois, alors que je remettais en place la fine courroie en caoutchouc reliant la platine de mon tourne-disque au moteur intérieur, j'ai pensé que je devais faire jouer les deux mouvements simultanément sur deux tourne-disques distincts. J'aime ces mouvements de façon inégale, comme on aime sa fille (le quintette) et son beau-fils (la symphonie expérimentale) ; quand je les entends séparément, ces deux morceaux, je pense encore parfois à mon frère assis, pleurant sans

bruit dans le salon de mon père le matin suivant l'enterrement de ma mère, tandis que mon père plaçait le saphir sur un disque de musique pour moi inconnue, dans une pièce poussiéreuse, de l'autre côté du couloir, au premier étage de sa maison, dans la rue principale de notre ville moyenne des Midlands, animée mais calme. Lorsque j'ai écouté ces disques pour la première fois, dans l'appartement spacieux que Catherine et moi partageons à Leipzig, je ne pensais alors qu'à Gerald et à son bureau enfumé de petit employé, mais avec le temps, ce souvenir s'est transformé, il s'est élevé d'un étage jusqu'au salon de mon père, où mon frère pleure encore sans bruit, les bras croisés sur la poitrine, ses cheveux noirs ébouriffés – et il s'est enfoncé dans le fauteuil de mon père, les épaules secouées de sanglots.

J'espère aujourd'hui, en faisant tourner simultanément les deux disques dans mon salon, faire remonter ces images d'un étage encore, dans la maison de mon père, jusqu'à ce qui était autrefois une chambre à coucher dotée d'une seule fenêtre, par laquelle que les trois plus jeunes de notre famille – mon frère Allen, ma sœur Louise et moi – avions l'habitude de regarder dans la rue quand nous étions enfants.

Je pose ma tasse à café et ma soucoupe sur la table. Je me frotte le genou. Sous mon poids, il tremble. De la poussière tourbillonne depuis les toits pour disparaître entre les feuilles du marronnier.

Quand je dors sur le ventre, et si mes orteils ne tombent pas au bout du lit, la torsion de mon pied remonte dans mes jambes pendant les heures de sommeil, et cette torsion entraîne une grande raideur dans mes hanches et mes genoux. Je pense parfois que le sommeil me fait plus de mal que de bien.

Je change de point d'appui et j'avale encore une gorgée de café. En contrebas dans la cour je vois une jeune femme qui porte un casque de vélo rouge. Elle déverrouille son vélo attaché à une balustrade en bois ; la chaîne se balance d'avant en arrière lorsqu'elle la dépose dans son profond panier en osier. Elle jette un coup d'œil sur son téléphone, et s'éloigne en poussant son vélo. L'ombre d'une grue que j'ai vu monter hier soir au bout de ma rue – Solokoetxe, raide et étroite – balaie les derniers étages du bâtiment d'en face. L'ombre de la flèche de la grue s'arrête à mi-chemin du toit d'en face et l'ombre de quelque chose de carré apparaît, et glisse vers le bas. L'odeur entêtante de l'asphalte brûlé et du feutre bitumé qui s'en dégage monte et je la respire.